Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 22 (1949-1950)

Heft: 5

Artikel: Les civilisations slaves

Autor: Regamey, Constantin

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869975

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

22e tome No 5 Mai 1950

ETUDES DE LETTRES

Bulletin de la Société des Etudes de Lettres, No 77

LES CIVILISATIONS SLAVES

Leçon inaugurale, prononcée le 31 octobre 1949, par M. le professeur Constantin Regamey, titulaire de la chaire de langues et civilisations slaves et orientales.

Les nations slaves occupent une partie considérable de notre continent et participent au moins depuis onze siècles à l'histoire de l'Europe ; elles continuent cependant à constituer pour les Occidentaux un monde presque aussi exotique que les pays d'Orient, un monde trop peu connu et encore moins compris. Ce n'est pas l'intérêt qui manque ; la littérature du problème est abondante, elle contient de nombreuses œuvres magistrales. Et pourtant, l'opinion que le large public s'est faite sur ces nations se réduit à des formules sommaires, dans lesquelles les malentendus, le parti-pris et l'ignorance se donnent libre jeu, dans les critiques autant que dans les panégyriques.

La notion même de « monde slave » est sujette à des généralisations superficielles. On oublie trop souvent que ce monde est complexe et que l'expérience basée sur la connaissance d'un seul peuple slave n'est pas valable pour l'ensemble de ces peuples, d'autant plus que le choix de la « nation exemple » est dans la plupart des cas arbitraire. Il est surprenant à quel point le jugement porté sur une civilisation peut être influencé par la puissance politique du pays qui représente cette civilisation. Et l'on oublie trop souvent que la puissance politique est passagère, bien plus éphémère que les véritables valeurs culturelles. Tout le monde sait ce que notre civilisation doit à la Grèce antique, qui cependant à l'époque où elle avait atteint son sommet culturel n'était guère une grande puissance.

Et pourtant, malgré cette leçon combien significative de l'histoire, nous sommes toujours trop enclins à ne prendre en considération que les civilisations des pays puissants.

Cette erreur de perspective est très caractéristique de l'attitude des Occidentaux vis-à-vis des peuples slaves. A partir du moment où l'on a commencé en Europe occidentale à s'intéresser, vers la moitié du XIXe siècle, à la civilisation slave, on ne l'envisageait que presque exclusivement à travers la Russie qui était en ce moment le seul pays slave puissant. Et l'on oubliait que cette puissance ne datait que de deux siècles. On oubliait également que pendant trois cents ans, entre le XVe et le XVIIe siècle, la Pologne a été le plus grand Etat slave et même le plus grand pays de l'Europe. Et qui sait, à part les historiens, qu'au XIIIe siècle la Bohème gouvernait sur le territoire de la future monarchie habsbourgeoise, ce qui n'empêcha pas ce pays d'être rayé de la carte d'Europe au XVIIe siècle ? Les vicissitudes politiques ne peuvent pas servir de critère dans l'appréciation de l'apport culturel d'une nation. La Pologne, par exemple, a atteint le sommet de son épanouissement artistique et culturel au XIXe siècle, à l'époque où elle n'existait pas en tant qu'Etat.

Il est incontestable que, parmi les valeurs créées par le monde slave, il y en a plusieurs qui sont trop intimement liées aux conditions géographiques et économiques des pays en question, au caractère national ou aux traditions sociales de ces peuples, pour être appliquées ou même dûment appréciées ailleurs. Mais il est aussi des éléments, d'habitude trop peu connus, qui ont une portée générale, qui sont suspectibles d'élargir nos horizons, d'enrichir notre expérience et de rectifier nos jugements, bref des éléments qui justifient pleinement l'étude du monde slave par les Européens occidentaux.

Ces valeurs se trouvent avant tout dans le domaine culturel et c'est à leur analyse que la présente étude est consacrée. Mais le mot « culture » ou « civilisation » y est conçu dans l'acceptation la plus large de ce terme, qui englobe ainsi non seulement la création artistique ou scientifique, mais aussi l'attitude de l'homme slave vis-à-vis des problèmes les plus brûlants de la vie. Il sera donc également question d'initiatives et de réalisations politiques ou sociales. On ne

saurait toutefois donner à ces éléments une interprétation valable et objective qu'en faisant abstraction de la puissance actuelle des peuples respectifs.

Le sujet ainsi conçu est évidemment trop vaste pour être épuisé dans une brève étude. Je n'aborderai que les problèmes les plus essentiels en m'occupant avant tout de deux questions de principe : « Existe-t-il une culture slave commune ? » et « Quelles sont les dominantes de cette culture ? »

La réponse à la seconde question ne paraît pas difficile, si l'on admet que les dominantes de la culture slave, ce sont les valeurs les mieux connues en Europe. Somme toute, le monde occidental n'est pas entièrement ignorant des créations du génie slave. Sans être spécialiste, chacun saurait citer la musique de Chopin ou des grands maîtres russes et tchèques, le roman russe, quelques savants slaves de renommée mondiale, tels Mendéléyeff ou Curie-Sklodowska, quelques événements historiques marquants. Mais l'image de la culture slave que l'on se crée en partant de ces exemples isolés est bien fausse. Si l'on admire les peuples slaves en constatant qu'ils ont apporté leur part au développement de la culture européenne, c'est qu'au fond on les considère comme des nations sinon inférieures, du moins très retardées dans leur évolution. Et l'enthousiasme souvent excessif en face des créations du génie slave dissimule la surprise vis-à-vis du fait que ces peuples aient pu, malgré tout, atteindre de tels sommets. Ce sentiment subconscient de supériorité de l'homme d'Occident est souvent soutenu par la propagande maladroite que les Slaves eux-mêmes font de leur culture. Ils croient défendre leur cause lorsqu'ils soulignent que *eux aussi* ont eu de grands artistes et de grands savants ; ils ne s'aperçoivent guère qu'ils réduisent ainsi les mérites de leur culture nationale au fait d'avoir également produit ce que l'Occident possédait déjà et en plus grand nombre.

Ce qui devrait plutôt intéresser les Occidentaux, ce ne sont pas les réalisations qui pourraient être rangées à côté des réalisations analogues du monde occidental. Ce sont avant tout les valeurs que le monde occidental n'a pas produites ou n'a produites que plus tard. Mais ces valeurs, précisément à cause de leur nouveauté et de leur originalité, sont bien moins connues et comprises à l'Occident

que les réalisations pour l'appréciation desquelles on possède déjà une échelle toute faite.

Il en résulte une divergence frappante entre l'image que le monde occidental s'est créée de l'ensemble des cultures slaves et l'idée qu'en possèdent les peuples slaves eux-mêmes. On peut facilement constater que les noms slaves les plus célèbres en Occident ne le sont pas toujours dans leur propre pays. Quelques exemples peuvent illustrer cette observation. Telle la musique, un domaine où les valeurs peuvent être, semble-t-il, plus facilement comprises et appréciées que dans toute autre création artistique. Pour Chopin, pour un Smetana ou un Dvorak, il y a coïncidence d'opinion : ces noms qui représentent pour nous les sommets de la musique polonaise ou tchèque le sont également pour les compatriotes de ces grands compositeurs. Mais on ne retrouve plus cette coïncidence lorsqu'il s'agit de la musique russe. Personne ne voudrait contester l'essor éblouissant de la musique russe des XIXe et XXe siècles, et l'influence exercée par les Russes sur la musique moderne. Mais pour un Occidental, surtout pour un Français, les plus grands noms dans ce domaine seront Moussorgsky, Borodine, plus tard Strawinsky. Telle ne sera guère l'opinion d'un Russe moyen. Malgré son admiration pour les œuvres de Moussorgsky ou Borodine (Strawinsky est resté presque inconnu dans sa patrie), il pensera aussitôt à un autre nom : le vrai compositeur national dont la musique résonne dans chaque âme russe, dans la plus simple et la plus cultivée, est Tchaïkovsky, ce même Tchaïkovsky qui, en France par exemple, est à peine toléré, est considéré comme un Massenet russe de mauvais aloi. Et l'on reproche à Tchaïkovsky d'être trop peu russe, trop occidental...

L'homme de l'Occident se laisse guider ici par des critères superficiels. Il considère Moussorgsky comme un compositeur national, puisque celui-ci puise dans le folklore musical russe, tandis que Tchaïkovsky utilise plutôt des ressources musicales occidentales, celles d'un Schumann ou d'un Massenet, si l'on veut. Mais ce que l'Occidental n'aperçoit plus, c'est que Tchaïkovsky, dans le contenu le plus intime de sa musique, dans son fond émotif, exprime, malgré ses formes extérieures étrangères, mieux que tout autre l'âme musicale du peuple russe. Evidemment, ce fait ne peut et ne doit pas

changer notre attitude vis-à-vis de la musique de Tchaïkovsky. Mais il montre la difficulté de pénétrer dans l'âme slave, même dans le domaine le plus facile, celui de la musique.

Une divergence encore plus profonde est à constater lorsqu'il s'agit de littérature. Pour un Occidental, les plus grands noms de la littérature russe, souvent les seuls qu'il connaisse, sont Dostoïevsky et Tolstoï. Et il serait bien étonné de ne voir pas cette opinion partagée par un Russe moyen. Le nom qu'il entendrait serait celui de Pouchkine, du poète dont on connaît à l'Occident à peine le nom et quelques œuvres de prose d'importance secondaire.

Ce fait s'explique encore plus facilement que dans le domaine de la musique. On ne connaît généralement les chefs-d'œuvre de la littérature russe qu'en traduction, vu la très grande difficulté de langue. Car il ne suffit pas de s'assimiler les formes compliquées de la grammaire et un vocabulaire particulièrement riche, il faut savoir encore pénétrer dans le génie même de la langue avec ses nuances et ses finesses extrêmement variées. Ces finesses rendent malaisée la traduction des œuvres russes, surtout la traduction en français dont la syntaxe claire et réglée diffère profondément de la construction très libre et très expressive de la phrase slave. Les traducteurs évitent donc de traduire les œuvres dont la beauté repose avant tout sur la langue et sur le style. Par conséquent les écrivains prosateurs sont beaucoup mieux connus que les poètes, ce qui trouble déjà l'image d'ensemble. Et, parmi les prosateurs, on choisit avant tout les auteurs qui mettent en relief le contenu et les idées au détriment des beautés de langue, tel Dostoïevsky.

D'autre part, à l'Occident, on s'intéresse avant tout aux écrivains dont les idées sont les plus exotiques. Comme dans le cas de la musique de Tchaïkovsky, on serait déçu de trouver dans la littérature russe ce qu'on voit ailleurs. On cherche des caractères étranges, des mœurs étonnantes, une vie profondément différente de celle que l'on connaît dans les pays occidentaux, et l'on est persuadé qu'on découvre ainsi la véritable Russie. Ce besoin d'inédit, d'original, d'étrange, explique l'immense succès de l'œuvre de Dostoïevsky en Europe. Personne ne saurait nier que Dostoïevsky est un des plus grands écrivains qui aient existé, mais on commettrait une grave erreur si on se représentait la vie en Russie et la

mentalité russe en se basant exclusivement sur ses romans. Dostoïevsky était avant tout un penseur, hanté par les problèmes de Dieu, du bien et du mal ; pour présenter ses idées dans leurs conséquences suprêmes, il créait des personnages extraordinaires, dépassant la mesure humaine dans leurs vertus et surtout dans leurs défauts. Voulant analyser le problème du péché, il s'attachait aux personnages criminels, détraqués, pervers. Les principaux protagonistes de ses romans sont des hystériques, souvent des fous. Doit-on en conclure que presque tous les Russes sont fous et hystériques ? Et pourtant c'est une des sources principales de l'idée étrange que les Occidentaux se sont créée sur les bizarreries de l'âme slave. On ne saurait trop insister sur le fait qu'un Russe lisant les romans de Dostoïevsky éprouve le même choc et la même surprise qu'un lecteur étranger.

Par contre Pouchkine a su, le premier dans la littérature russe, exprimer l'âme de son peuple telle quelle, l'âme du peuple entier, dans toute sa diversité et dans toute sa plénitude. Il devint donc l'incarnation la plus profonde et en même temps tout à fait spontanée de la conscience de son peuple avec toutes ses qualités et tous ses défauts, sans se borner, comme Dostoïevsky, aux côtés sombres ou pathétiques. Et il a su le dire dans une langue admirable, souple et légère, puisant largement dans le langage du peuple avec toute la fraîcheur et la plasticité de ses expressions. Par son style, il a exprimé l'âme russe aussi bien que par ses idées. On comprend donc que toute traduction de Pouchkine qui fait disparaître les fines nuances de la langue, enlève à ces œuvres leurs éléments essentiels.

Ce que je viens de dire de Pouchkine se vérifie à propos de presque tous les grands écrivains slaves. Il est impossible de comprendre à fond les littératures slaves sans connaître les langues dans lesquelles elles sont écrites. Il est vrai, ces langues sont parmi les plus difficiles de l'Europe. Mais l'effort que l'on se donnerait à les étudier serait largement récompensé. Non seulement elles donnent accès à un monde nouveau et plus riche qu'on ne l'aurait cru, mais elles valent la peine d'être étudiées pour elles-mêmes. Elles constituent toutes, surtout les plus évoluées, un instrument d'expression extrêmement varié, souple et vivant, aussi apte à exprimer les élans

poétiques que le raisonnement scientifique le plus abstrait. Parlées jadis en Europe sur un territoire beaucoup plus vaste qu'aujourd'hui, elles présentent un intérêt historique incontestable. Leur limite méridionale s'avançait autrefois jusqu'au Péloponèse, et la frontière occidentale passait près des portes de Brème et de Hambourg. On a pu étudier encore au XVIIe siècle la langue polabe parlée sur le cours inférieur de l'Elbe, à Lüneburg. Les Polabes succombèrent à la germanisation. Mais dans un autre coin du territoire allemand, dans le pays de Lusace, se trouve encore aujourd'hui un îlot slave et l'on ne peut qu'admirer la ténacité de ces quelques dizaines de milliers de Slaves qui parvinrent à conserver jusqu'à nos jours leur langue et leurs traditions nationales malgré les efforts inlassables de germanisation.

Lorsqu'on connaît ces langues, le monde slave apparaît sous un jour nouveau. On peut constater que les cultures slaves ne sont considérées que par un malentendu, que par une erreur de perspective, comme des cultures sans passé et sans traditions. Il serait intéressant de rappeler les témoignages des voyageurs et des chroniqueurs (par exemple Thietmar de Merseburg) des Xe et XIe siècles, qui admirent les richesses et la culture de Kiev, de la brillante capitale de la Russie méridionale, auprès de laquelle les villes allemandes et même Paris semblent pauvres et barbares. A cette époque du haut moyen âge, l'Europe occidentale ni même l'Italie ne constituaient le centre de la civilisation. On devrait le chercher à Byzance et dans les pays slaves : Bulgarie, Serbie, Russie méridionale. Sous les règnes des tsars Siméon le Grand (893-927) et Samuel (977-1014), la culture bulgare atteint son apogée ; la musique, les arts et la littérature bulgares ont à cette époque un rayonnement plus grand que la culture byzantine. Et lorsque l'Etat bulgare périra en 1018 sous les coups de Byzance, sa civilisation survivra dans la Russie kiévienne, qui saura l'enrichir d'éléments originaux que l'on attribue à tort à l'influence byzantine. A la fin du XIIIe siècle, alors que la Russie est ruinée et affaiblie par les incursions mongoles, un nouveau foyer brillant de culture slave surgit dans la Grande Serbie, sous les règnes des rois Miloutin (1275-1320) et Etienne Douchan (1331-1355). La Serbie apparaît à cette époque comme un carrefour de toutes les cultures, et l'influence byzantine

s'y mêle aux apports de l'Arménie et du Caucase, de la Syrie et de l'Orient, de la Sicile et de l'Italie du Sud. Les recherches récentes ont démontré que dans la peinture, surtout dans l'art de la miniature, les artistes serbes et macédoniens ont créé un style parfaitement indépendant, qui est à l'origine non seulement de l'art russe du XIVe siècle, mais encore de plusieurs éléments qui s'épanouiront plus tard dans la Renaissance italienne.

Lorsque cette civilisation succombe à son tour à l'invasion turque, le centre culturel slave se déplace vers les pays des Slaves occidentaux. C'est sur le sol slave, à Prague, que surgit en 1348 la première Université de l'Europe centrale ; seize ans plus tard est fondée l'Université de Cracovie. Les deux universités attirent de nombreux étudiants des pays occidentaux et méridionaux, des Hongrois, des Allemands, des Suisses, des Anglais. Au XVe siècle, l'Université de Cracovie pourra s'enorgueillir de son élève le plus célèbre : Nicolas Kopernik. Tandis que les guerres des Hussites affaiblissent la haute civilisation médiévale de la Bohème, la culture polonaise est à son apogée au XVIe siècle. Sa littérature peut rivaliser avec celle des pays occidentaux. Ses poètes humanistes écrivant le latin, de même qu'une série d'écrivains politiques, sont lus et admirés en Europe entière. Les odes latines de Sarbiewski (XVIIe siècle) ont été expliquées dans les écoles anglaises à côté des odes d'Horace jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. La littérature du XVIe siècle écrite en polonais est encore plus brillante et originale, mais comme la langue est incomprise en dehors de la Pologne, cette littérature demeure inconnue, bien qu'elle soit infiniment supérieure, par exemple, à la littérature allemande de l'époque. En même temps, à l'autre bout du monde slave, en Dalmatie, fleurit une littérature croate, riche et raffinée, qui atteint son sommet dans l'œuvre du poète Gundulic, auteur de l'épopée *Osman,* glorifiant la défaite des Turcs en 1621 par le roi polonais Ladislas IV, œuvre à peine connue en dehors de la patrie du poète et cependant digne d'être placée à côté de la *Gerusalemme Liberata* de Tasso. Une pléiade de poètes lyriques dalmates, contemporains de Gundulic, manient avec finesse et virtuosité leur langue natale et apportent des notes fraîches et originales à la poésie de ce genre qui, en Occident, est à cette époque plutôt monotone et impersonnelle.

Il est vrai que cette floraison ne dura pas longtemps. La fin du XVIIe siècle et le XVIIIe siècle, époque glorieuse des littératures anglaise, française et allemande, sont pour les peuples slaves une période de déclin. La persécution méthodique de plusieurs peuples slaves par les Turcs ou les Autrichiens aboutit à l'extermination presque complète des cultures nationales dans les pays balkaniques et en Bohème. Ce dernier pays réussit encore à donner à l'Europe, au XVIIe siècle, un des savants les plus célèbres, le créateur de la pédagogie moderne, Coménius. Mais celui-ci vit déjà en exil ; et après, c'est un silence de cent cinquante ans. La Pologne, déchirée par l'anarchie, oublie son glorieux passé culturel. La Russie, ayant abandonné sous Pierre le Grand ses anciennes traditions, ne s'accommode qu'avec grande peine de la civilisation occidentale qui lui est imposée par force.

Cependant le XIXe siècle amène une renaissance éclatante. Le romantisme, qui en Occident ne constituait qu'un nouveau courant artistique et idéologique, joue dans les pays slaves un rôle beaucoup plus important. Dans les pays balkaniques, en Bohème et en Slovaquie, il fait renaître le sentiment national presque entièrement étouffé pendant les siècles de domination étrangère. En Russie, il crée la langue et la littérature nationales. En Pologne, où l'indépendance politique vient d'être perdue, les poètes romantiques deviennent les guides spirituels de la nation entière. Bien que ce soit une poésie consacrée surtout aux problèmes patriotiques, son importance dépasse largement les cadres locaux. J'ai analysé ailleurs [1] l'œuvre d'Adam Mickiewicz et montré ce qu'il y a dans cette poésie d'original et d'unique en son genre. Mickiewicz apporta à la poésie romantique, avec ses deux grands contemporains, J. Slowacki et Z. Krasinski, un souffle nouveau que l'on chercherait vainement dans les littératures occidentales de l'époque. J'ai montré également, dans l'article précité, quelles ont été les raisons du silence dont cette littérature est entourée en Europe : nouveauté et hardiesse des idées, extrême originalité des procédés poétiques et, avant tout, la langue intraduisible. Cependant, lorsque, il y a quelque quinze ans, le drame *Comédie non divine* de Krasinski, fut représenté pour la première fois en traduction allemande à Vienne, l'effet fut foudroyant. Dans

[1] *Etudes de Lettres,* tome 22, septembre 1949.

cette œuvre puissante, écrite par le poète polonais en 1834, alors qu'il n'avait que vingt-deux ans, apparaît une vision prophétique des problèmes qui accablent aujourd'hui le monde européen et que nul ne pressentait il y a cent ans.

En musique apparaît dans cette même période prodigieuse Chopin qui, parmi ces artistes admirables, est le seul à obtenir la célébrité qu'ils méritent tous au même degré. Mais l'homme peut-être le plus extraordinaire que la Pologne ait produit en cette période est J. M. Hoëne-Wronski (1778-1853). Il passa la plus grande partie de sa vie en France et rédigea ses œuvres en français pour les rendre accessibles à tout le monde. Philosophe, mathématicien, astronome, physicien, historiographe — il fut un des génies les plus universels de notre époque. Ses théories mathématiques et astronomiques sont aujourd'hui généralement reconnues, mais de son vivant l'Institut de France refusa même de les examiner. En 1833, il publia la théorie nucléaire de l'atome qui a été jugée comme l'œuvre d'un fou. Son idée de fédération européenne, prêchée depuis 1815, a été ridiculisée, ses idées philosophiques ont été présentées comme des productions typiques d'un paranoïaque. Les rares partisans de Wronski lui firent plus de tort que ses adversaires, car ils établirent autour de sa mémoire une sorte de chapelle mystique en l'adorant comme un prophète, un envoyé du Saint-Esprit et en reléguant son œuvre au rang des traités occultes. Il a fallu attendre les travaux de quelques penseurs français courageux pour détruire cette fausse légende et montrer qu'il s'agit d'un des savants les plus remarquables du XIXe siècle et d'un philosophe dont le système, s'il ne contient pas la révélation de la vérité absolue, comme le voudraient ses admirateurs naïfs, est en tout cas digne de figurer à côté des systèmes les plus célèbres de la philosophie du XIXe siècle. A côté de ce génie si méconnu, il faudrait citer encore un autre nom polonais, celui du poète, peintre et philosophe Cyprian Norwid, dont la vie ne fut qu'une série de peines, de déceptions et de malheurs, et dont on ne découvrit la grandeur qu'au XXe siècle. Trente ans avant Mallarmé, il composa des œuvres d'une originalité puissante ; leur forme hermétique a la saveur mallarméenne, mais le contenu idéologique diffère essentiellement de celui du poète français. La tendance générale de la littérature polonaise romantique, celle de

l'art au service du peuple, aboutit ici à un système esthétique original qui vise à la justification de l'activité artistique en lui conférant un rôle social, et à l'humanisation du travail en lui inspirant le souffle de la création personnelle. Contrairement aux théories qui sont à la mode aujourd'hui et qui soumettent l'art à la politique et à l'économie, Norwid ne voit dans la production économique et dans les réformes sociales qu'un moyen de fournir à chacun la possibilité de l'épanouissement libre et spontané de sa personnalité. On a vu dans les théories de Norwid une anticipation des doctrines de Ruskin et de Morris, ce qui est peut-être juste, mais trop étroit. Ce n'était pas uniquement une théorie esthétique, mais une doctrine sociale qui anticipe plutôt certaines théories tout à fait modernes cherchant à affranchir l'homme et le travailleur de la standardisation et de la mécanisation de la vie moderne.

Il faudrait mentionner ici encore le théâtre symboliste polonais de la fin du XIXe et du début du XXe siècle qui a le même caractère prophétique, la même richesse d'idées, mariés à une forme aussi originale que dans la poésie romantique polonaise. Le plus grand représentant de ce théâtre, Stanislas Wyspianski, n'a été compris dans sa patrie qu'après sa mort ; rien d'étonnant que ce théâtre n'ait eu, lui non plus, aucune résonance en Europe.

Je me suis attardé à la littérature polonaise du XIXe siècle, car celle-ci est la plus originale et la moins connue. Dans les autres pays slaves, seul Pouchkine peut être mis, au point de vue de la forme, au même niveau que les poètes romantiques polonais. Quant à l'originalité et à la profondeur des idées, ce que les Polonais ont atteint dans la poésie et la philosophie pratique, les Russes l'ont fait dans le roman, qui, cette fois, est trop bien connu pour qu'il soit nécessaire d'en souligner l'importance. L'idéologie et les solutions proposées sont ici bien différentes, mais ce qui est commun à ces deux littératures — c'est d'une part le maximalisme du raisonnement qui s'attaque aux problèmes essentiels et les plus ardus et ne s'arrête pas devant les conséquences extrêmes, et, d'autre part, l'attitude pratique, orientée vers l'acte, vers la réalisation des théories dans la vie.

Cet exposé nécessairement bref et chaotique ne mentionne que quelques créations du genre slave, surtout celles qui sont généra-

lement ignorées et qui auraient pu enrichir et féconder l'esprit européen, si elles avaient été mieux connues. Malheureusement, le rideau de fer entre le monde slave et l'Europe occidentale ne date pas de quelques années ; un rideau formé de préjugés, d'incompréhension et de présomption isole ces peuples depuis des siècles, bien que les Slaves eux-mêmes ne se soient pas tenus, au moins dans le passé, à l'écart de ce qui se faisait en Europe. L'admiration naïve et excessive de la mystérieuse âme slave que l'on constate parfois à l'Occident, n'est d'ailleurs qu'une autre face de cette même ignorance. La civilisation slave n'est ni supérieure ni inférieure à la civilisation occidentale. Elle est tout aussi européenne, mais comme les civilisations de toutes les grandes nations européennes (ce qui ne veut pas dire nécessairement : grands Etats), elle est originale.

Toutefois, peut-on parler de la civilisation slave ? Y a-t-il dans toutes ces réalisations dont j'ai parlé une certaine unité de tendances, une parenté d'idées ? Le monde slave ne semble-t-il pas être, au contraire, très varié et divisé ? Il n'est pas difficile de trouver dans l'histoire des exemples innombrables de conflits et d'animosité entre les Slaves : les guerres continuelles entre les Russes et les Polonais, les luttes des Ukrainiens contre les Russes et les Polonais, les conflits entre les Polonais et les Tchèques, entre les Serbes et les Bulgares, finalement les animosités au sein d'une même nation, entre les Serbes et les Croates. Encore aujourd'hui la famille des peuples slaves n'offre guère l'image d'une entente parfaite et d'une compréhension mutuelle. Ces divergences ne sont pas exclusivement d'ordre politique. Pour constater les différences de civilisation, il serait intéressant de comparer entre elles les caractéristiques des principaux pays slaves, par exemple au XVIIe siècle, avant que la standardisation de la civilisation moderne ait nivelé les particularités. Quelles divergences dans la structure sociale et politique ! La Russie — une monarchie autocratique réservant tous les privilèges à une élite sociale, peu nombreuse, tandis que le paysan est asservi et que le tiers-état n'existe pratiquement pas. La Bohème — sous le joug autrichien, où la vie nationale ne se maintient que dans les classes des paysans et d'une bourgeoisie industrieuse. La Pologne — une république de nobles, république avec un roi fantoche, dans laquelle une classe sociale, celle des agriculteurs de noble origine,

jouit des plus grandes libertés qui aient jamais été octroyées en une démocratie, tandis que les autres classes sociales ne jouent aucun rôle politique. Et les pays balkaniques, sous le joug turc, présentant une structure politique orientale primitive, dans laquelle seuls le clergé orthodoxe et les brigands — on dirait aujourd'hui le maquis — représentent la vie indépendante de la nation.

Non moins accentuées sont les divergences confessionnelles entre la Russie orthodoxe, la Pologne très catholique et les Tchèques farouchement protestants. Ces différences sont très importantes, non seulement à cause du rôle essentiel que la religion a toujours joué chez les Slaves, mais encore parce qu'elles entraînent des divergences de civilisation : les Slaves orthodoxes sont profondément influencés par la civilisation byzantine ; les pays catholiques sont fortement latinisés et ouverts ainsi aux influences italienne et, plus tard, française, tandis que les Tchèques protestants cherchent leur inspiration en Angleterre, en Hollande et en Allemagne. Il suffit d'une connaissance superficielle de la littérature ou des monuments historiques de ces pays, pour déceler les influences dont je viens de parler. La seule exception est l'architecture de la Tchécoslovaquie, qui doit son cachet baroque, d'ailleurs admirable, à la domination habsbourgeoise. Mais ces influences ne se limitent pas à la culture spirituelle. Nous verrons tout à l'heure qu'elles ont modelé la vie sociale et politique.

La variété culturelle des pays slaves, qui nous oblige à parler *des* civilisations et non pas de *la* civilisation slave, est due avant tout aux circonstances historiques, aux influences venues du dehors. Ce qui nous intéresserait maintenant, c'est de découvrir sous cette variété d'aspects le fond commun, certaines tendances ou traits de caractère qui sont foncièrement slaves. Ces éléments communs existent et non seulement ils ont conféré aux éléments empruntés un cachet spécial et original, mais ils ont — si paradoxal que cela paraisse — contribué à l'intensification des divergences.

Ce fond commun, c'est avant tout une sincérité et une fraîcheur, un enthousiasme, qui ne sont pas encore affaiblis par le scepticisme et le traditionalisme. Il en résulte avant tout le maximalisme et la tendance à la réalisation pratique dont j'ai déjà parlé à propos des littératures russe et polonaise. Non seulement les idées les plus har-

dies concernant la religion, la politique, la vie sociale, l'art naissent souvent dans les pays slaves plus tôt qu'en Occident, mais elles y trouvent des zélateurs héroïques et des réalisateurs que rien n'arrête, ni les souffrances, ni la mort, ni les échecs. Des esprits utopiques ? Peut-être. La sobriété, la modération, le sens pratique n'ont jamais été les vertus dominantes des Slaves. C'est plutôt un besoin de plénitude, d'universalisme, un mépris des solutions partielles et prudentes. Il y a dans l'histoire des peuples slaves quelques événements historiques que l'on qualifie de suicide collectif, d'héroïsme inutile et déraisonnable, telles les défaites du champ de Kossovo ou de la Montagne Blanche, telles les insurrections polonaises, y compris l'épopée toute récente de l'insurrection de Varsovie. Mais on les qualifie ainsi, parce que ce furent des échecs. Et l'on oublie les autres événements historiques où, grâce au même héroïsme spirituel, au même mépris du calcul, à la même audace, les peuples slaves ont réussi des réalisations surprenantes.

Il y a là un sens très prononcé de la liberté de conviction, de la liberté spirituelle. J'insiste sur cette dernière épithète. Les peuples slaves luttent rarement pour défendre leurs biens matériels, pour améliorer leurs conditions économiques. Mais ils sont prêts à tout sacrifier pour défendre leur liberté spirituelle, leur façon de vivre, leur croyance et leurs idéaux, si chimériques qu'ils puissent paraître. Et s'il leur est arrivé souvent, au cours de l'histoire, de perdre leurs biens, leurs richesses, leurs Etats, ils parvinrent toujours à conserver cette indépendance de l'esprit. Cette attitude explique les formes particulières que l'évolution historique a prises dans les différents pays slaves. Au début de leur existence politique, tous les peuples slaves sont démocratiques. Evidemment c'est une démocratie médiévale, basée sur l'institution monarchique. Mais les princes, avec leur train de vie peu différent de celui des paysans, n'étaient pas des autocrates et leurs sujets étaient des hommes libres et socialement leurs égaux. C'est un fait peu connu que l'institution décriée du servage n'est que d'origine tardive. En Pologne, par exemple, elle fut le résultat de l'immigration des colons étrangers qui acceptèrent dans leur contrat d'être attachés à la terre. En Russie, elle ne date que de l'époque du renforcement du pouvoir monarchique centralisé.

Or, cette situation primitive n'a eu dans presque aucun pays

slave une évolution normale. Dans les pays balkaniques, ces libertés ont été détruites dès le XIVe siècle par la domination turque. Les Slaves balkaniques ont dû céder aux Turcs tout ce qu'ils possédaient : leurs biens, leur terre, leur liberté privée ; mais ils défendirent farouchement, pendant six siècles, contre l'islamisme militant, leur religion orthodoxe et celle-ci est devenue l'unique élément qui empêcha ces peuples d'être exterminés ou assimilés, qui leur permit de ressusciter. En Bohème, où l'infiltration de l'élément germanique fut lente et presque imperceptible, les Tchèques ne se révoltèrent presque pas, tant qu'ils se voyaient privés graduellement de leurs terres et de leurs richesses. Mais ils se soulevèrent farouchement pour défendre leur liberté confessionnelle et devinrent ainsi les premiers héros de la Réformation en Europe. Pendant deux siècles, ils ont défendu leur liberté spirituelle et ne succombèrent qu'après la bataille de la Montagne Blanche, qui marque pratiquement l'anéantissement de la nation tchèque pour un siècle et demi et l'extermination presque totale de la noblesse. Cette défaite, pour les Occidentaux un simple épisode de la Guerre de Trente Ans, fut dans l'histoire des Tchèques un événement sans précédent qui transforma profondément le pays entier, sa religion, sa structure sociale et sa civilisation. Et pourtant les Tchèques parvinrent à reconstituer partiellement ces éléments au XIXe siècle, en partant de presque rien.

Très différente fut l'évolution en Pologne. Ce fut le seul pays slave où l'évolution sociale pouvait se développer normalement ; elle aboutit, par la voie d'une évolution logique, à un système politique unique en son genre : une république avec un roi élu, qui n'était que *primus inter pares,* et avec un parlement dont les décisions devaient être unanimes. Il suffisait de l'opposition d'un seul député pour annuler les décisions — c'était le fameux *liberum veto.* Et les élections du roi se faisaient *viritim,* c'est-à-dire par la noblesse entière du pays. Ce système, élaboré déjà au XVIe siècle, constitue un exemple frappant du maximalisme slave qui n'admettait aucun compromis, ni la possibilité de passer outre les convictions d'un seul citoyen. On comprend bien quels furent les dangers d'un tel système ; en effet, il paralysa finalement la vie politique du pays et amena une des plus grandes puissances européennes à la perte de son indépendance politique. Les défauts de ce système utopique

ne devinrent sensibles que vers la fin du XVIIe siècle, à l'époque d'une décadence générale du sens civique. Il est plutôt surprenant que ce système ait pu se maintenir et donner de bons résultats pendant deux siècles. Les Polonais ont d'ailleurs, au dernier moment, fait preuve de sagesse politique en élaborant en 1791 une nouvelle constitution, cette fois-ci tout à fait raisonnable et qui fut la première constitution démocratique de l'Europe. Mais il était déjà trop tard pour pouvoir la réaliser.

La Russie a eu une évolution sociale et politique diamétralement opposée. Les tendances démocratiques caractéristiques des anciennes principautés slaves aboutirent à des formations presque républicaines à Novgorod et Pskov. Ces républiques possédaient leurs princes, mais ceux-ci ne pouvaient gouverner que sous contrôle des hauts magistrats élus et sur la base d'un contrat ; le prince ne jouissait pas des droits de la citoyenneté et n'était qu'un « invité » qui pouvait être congédié, s'il ne se tenait pas strictement à la lettre de la constitution. Semblable mesure a été fréquemment appliquée même aux princes les plus éminents. Le pouvoir suprême dans l'Etat émanait de la Grande Assemblée du Peuple, du « Viétché ». Au XVe siècle, il n'y aura plus de prince et la fonction du chef de l'Etat sera remplie par le prévôt élu. Cette constitution, rappelant celle des villes italiennes du moyen âge, n'était viable que dans les Etats possédant des classes moyennes ayant une tradition civique, comme c'était le cas des villes commerciales de Novgorod et Pskov. Partout ailleurs en Russie, l'occupation mongole et la dévastation du pays entravèrent la formation des classes intermédiaires et ne firent subsister que la population rurale disséminée sur des espaces énormes et incapable de créer un organisme politique. Ce magma social ne pouvait être dirigé que par un pouvoir fortement centralisé et autoritaire qui s'était institué à Moscou, dans une principauté édifiée sur un terrain vierge, où les anciennes traditions démocratiques de la Russie kiévienne étaient inconnues. Les princes étaient des maîtres absolus, ce qui leur donna la force de secouer après deux siècles le joug tartare. Après la libération, ils n'auront pas la moindre envie de renoncer à leurs privilèges et trouveront la justification de leur attitude dans les théories byzantines sur le pouvoir sacré et illimité du souverain, théories devenues singulièrement convaincantes lors-

que, après la chute de Constantinople, Moscou se considéra comme la « Troisième Rome » et l'héritière de l'empire byzantin. Une fois mise sur cette voie, la Russie y procéda avec le maximalisme slave, et l'absolutisme monarchique ne trouva aucun obstacle. L'infaillibilité du tsar institué par Dieu devint un dogme inattaquable et le peuple russe n'osa se révolter même quand les souverains, comme Ivan le Terrible, commettaient les crimes les plus odieux. Et pourtant, les mêmes paysans russes qui subissaient passivement l'exploitation matérielle la plus cruelle, se révoltèrent violemment dès que leur religion, la seule forme de vie spirituelle qu'ils possédaient, fut attaquée. Ils préféraient être brûlés vivants que d'admettre la réforme de l'Eglise orthodoxe ou l'introduction par Pierre le Grand des mœurs occidentales. Les motifs économiques n'apparaissent en Russie comme raison d'être des mouvements révolutionnaires que dans la seconde moitié du XIXe siècle, sous l'influence du socialisme. Mais il ne faut pas oublier que le marxisme n'est pas une création slave. Transformé toutefois par le maximalisme slave, il évoluera en Russie dans un autre sens qu'ailleurs : vers l'effacement total des libertés individuelles au profit des besoins de la collectivité anonyme.

L'ancien esprit libertaire des Slaves, perdu en Russie en raison de circonstances spéciales, trouva également son expression dans les institutions humanitaires et dans la tolérance religieuse. Vers 990, Vladimir le Grand instaura en Russie kiévienne une institution sociale que l'on ne retrouvera en Occident que plusieurs siècles plus tard : une assistance organisée des pauvres et des vieillards auxquels on délivre régulièrement des vivres, des vêtements et tous les objets de première nécessité ; ils touchent une pension prélevée sur la cassette du prince ; des voituriers parcourent les villes avec mission de rechercher les malades et les infirmes pour leur porter les secours à domicile. Une institution analogue existera dans une seule ville française, à Senlis, et s'y maintiendra jusqu'à la Grande Révolution. Elle y sera instituée par une reine française d'origine russe, Anna, fille d'Iaroslav de Kiev et épouse d'Henri Ier.

Il serait évidemment exagéré d'affirmer que l'histoire des peuples slaves ne connaît pas de persécutions confessionnelles. Mais au milieu même des guerres de religion les plus sanglantes, les Slaves

ont fait preuve d'un esprit de tolérance inconnu à cette époque en Occident. C'est précisément dans l'entourage du héros tchèque de la Réformation, Jan Zizka, décrié pour sa cruauté, qu'on a pris l'initiative d'adoucir les rigueurs de la guerre. Les synodes des prêtres taborites tenus en 1422 et 1424 déclaraient à l'unanimité qu'il ne fallait tuer l'ennemi au combat qu'en cas de nécessité, que la guerre doit être faite non pour la guerre, mais pour arriver à la paix, qu'on doit aimer son ennemi et cesser le combat dès que l'ennemi se déclare prêt à rentrer dans la voie de la vérité. Les synodes s'opposèrent à la peine capitale et prirent sous leur protection les pauvres et les femmes, qu'ils interdisaient de persécuter même sur le territoire ennemi.

Des exemples analogues ne manquent pas du côté catholique. Le délégué polonais au Concile de Constance, Paul Wlodkowic, y présenta un traité dans lequel il s'opposait à la conversion des païens par la guerre et contre leur volonté ; seuls le libre arbitre et la grâce de Dieu, disait-il, peuvent les amener à la vraie religion. Ce document remarquable d'esprit de tolérance ne fut ni compris ni accepté par le Concile, tellement ses idées étaient prématurées pour les consciences des délégués occidentaux. Cette attitude ne fut pas seulement théorique ; preuve en est l'attitude de la Pologne à l'époque de la Réformation, lorsque ce pays très catholique devint la terre d'asile des protestants tchèques persécutés par l'Autriche.

Nous retrouvons le même esprit de tolérance dans les relations internationales. La Pologne des XVe et XVIe siècles ne doit pas sa puissance à des conquêtes militaires, mais à l'union avec la Lithuanie. C'est en Europe la première confédération librement consentie de deux peuples. Il ne s'agit pas d'union dynastique, car la noblesse polonaise qui avait tous les privilèges politiques les octroya volontairement, à titre d'égalité, aux Lithuaniens et aux Ruthènes en les adoptant dans ses blasons. Les différends qui opposèrent par la suite les Ruthènes aux Polonais n'étaient pas d'ordre national, mais social et confessionnel. En 1610, la Pologne faillit adjoindre à cet organisme fédéral la Russie, au moment où les boyards offraient la couronne des tsars au prince héritier de la Pologne, Ladislas. L'intransigeance confessionnelle du roi de Pologne Sigismond III Vasa, influencé par les Jésuites et les Habsbourgs, fit manquer à la

Pologne la plus grande chance de son histoire, qui aurait pu changer radicalement le cours des événements ultérieurs et créer sur des bases démocratiques un immense empire slave.

Dans ce même XVe siècle où la Pologne forgeait sur des bases fédéralistes l'union avec la Lithuanie, le roi tchèque Georges de Podiebrad conçut le projet d'un congrès périodique des souverains chrétiens et voulut créer une alliance internationale permanente de la paix contre le danger turc, en devançant ainsi de cinq cents ans l'idée de la Société des Nations. Mais les esprits occidentaux n'étaient pas encore mûrs pour une idée aussi hardie et les efforts de Georges de Podiebrad aboutirent à un échec.

Ces quelques exemples historiques, choisis au hasard, sont suffisants pour montrer que les peuples slaves, loin d'être retardés dans leur évolution, ont à plusieurs égards devancé l'Europe occidentale. Et l'on y trouve l'expression pratique des tendances dominantes de l'esprit slave : attachement à la liberté individuelle et respect de la liberté d'autrui, maximalisme idéologique orienté vers des solutions universalistes et hardiesse dans les réalisations pratiques. Ces tendances sont souvent contradictoires : le maximalisme marié à la hardiesse réalisatrice pousse à des extrêmes : l'anarchie ou, au contraire, la suppression totale des libertés. Mais ce n'est pas toujours le cas. Le même esprit libertaire qui est à l'origine de l'institution désastreuse du *liberum veto* a présidé à la création de l'Union polono-lithuanienne ; et le même peuple russe qui acceptera plus tard l'absolutisme le plus inexorable a créé les plus anciennes républiques slaves. Ces traits de caractère sont à l'origine de nombreux échecs au cours de l'histoire mouvementée et tragique des peuples slaves ; mais ils constituent en même temps la source de leur vitalité, de leur persévérance et de leur faculté inépuisable de régénération.

Constantin REGAMEY